Ce peuple avait en lui la loi qui développe ;
A force d'être France, il devenait Europe ;
A force d'être Europe, il devenait l'univers.
Il savait rester un, tout en étant divers ;
Chaque race est un chiffre, il en était la somme ;
Et ce peuple était encore plus, il était l'homme.
Dans la forêt sinistre il était l'éclaireur ;
Son pas superbe était le recul de l'erreur ;
Et la femme, et le faible et le pauvre inquiet
Et l'aveugle ignorant, de sorte qu'on voyait
Devant sa flamme, hostile au mal, au crime, aux [haînes,
S'enfuir la vieille nuit avec les vieilles chaînes.
Il était entouré des ruines du mal,
D'abus tombés, monceau formidable et fatal
De droits ressuscités, de vertus retrouvées
Et de petites mains d'enfants vers lui levées...
...Il marchait aussi pur que l'aube en floréal,
L'œil fixé sur ce ciel qu'on nomme l'idéal...

Le grand penseur solitaire sur son triste rocher, rêve cependant, pour son peuple de France, de sublimes réveils et des revanches prochaines :

Ce qu'il faut à notre âpre insomnie,
C'est la captivité du genre humain finie,
C'est le souffle orageux des clairons, c'est l'écho
Des trompettes jetant à terre Jéricho,
C'est le débordement des Tibres et des Rhônes,
C'est l'écroulement vaste et farouche des trônes,
C'est leur dernière armée en fuite à l'horizon !
Ce qu'il nous faut, c'est l'âme écrasant sa prison,
C'est le peuple arrachant sa chaîne avec furie,
C'est l'Amour criant : Guerre ! et la sainte Patrie
Criant : Peuple, j'abdique et suis l'Humanité !
C'est la Paix disant : Passe avant moi, Liberté !
C'est en nos cœurs gonflés la colère profonde,
C'est l'épée en nos mains pour délivrer le monde,
C'est l'imbécile amas des rois séditieux
A nos pieds et l'aurore immense dans les cieux !

Mais il ne peut pardonner à Dieu de rester sourd à ces clameurs d'un peuple esclave et de laisser cet homme " aller parmi les fleurs," posséder Saint Cloud, Biarritz et Compiègne, avoir des jardins embaumés où les roses semblent naître pour lui :

Et c'est l'étonnement des prophètes moroses,
De toi martyr,
De toi, penseur, que tant de crime à tant de roses
Puisse aboutir.

C'est sa pensée favorite, celle qu'il developpe en larges strophes,en puissantes antithèses. Il ne peut croire en Dieu, en la nature, puisqu'ils accordent la vie à ce tyran misérable, et cette sérénité profonde des choses révolte sa conscience, appelle son anathème :

Je suis juste, et, c'est vrai, je constate, ô soleil,
Sous ce ciel où, superbe et tranquille, tu montes,
Le lent grandissement des arbres et des hontes.

Clameurs de haine, cris d'espérance, en ces poésies posthumes, tout se mélange et se contredit. Malgré le trouble des heures présentes, la lâcheté des maîtres qu'il maudit, il réfugie tout à coup ses espoirs inlassables en Dieu qui, seul, voit dans la nuit l'avenir des nations :

Va ! Dieu tient seul le peuple et seul dicte la loi,
Le soir mystérieux se fait autour de toi.
L'ombre qui vient du fond des mornes solitudes
Et qui mêle l'espace avec les multitudes
T'enveloppe, ô Babel, et baigne tes degrés.
Devant tes bras tendus et tes cris effarés
L'auguste conscience éternelle recule.
Tu tremble comme un arbre au vent du crépus- [cule.
Tandis que l'avenir approche avec le bruit
D'un déluge, ô terreur ! qui monte dans la nuit.

Certes, on ne saurait admirer également et sans réserves toutes les poésies qui composent ce volume. A côté de strophes où passa le souffle le plus pur et le plus inspiré, combien de fautes regrettables, de défaillances visibles ! Mais en plusieurs pièces qui rappellent les véhéments pamphlets des *Châtiments*, quel verbe flamboyant pour maudire ces années funestes de l'empire,

Quand, des trous à ses mains, des trous à ses [pieds froids
Du sang sur chaque membre,
La France, peuple-Christ, pendait les bras en [croix
Au gibet de Décembre.